

Patrick FEYLER

VIOLENCE ET COMIQUE
DANS LA CORRESPONDANCE DE FLAUBERT

La Correspondance de Flaubert révèle à l'occasion – pour autant qu'on puisse en juger – (1) une extrême liberté de ton, un singulier débraillé, une énorme bouffonnerie, mêlée de violence. Si l'on observe (pour d'évidentes raisons de bienséance) une certaine mesure dans les lettres adressées aux étrangers, à de simples "relations", aux "afnés" prestigieux (Hugo, Michelet), à l'entourage familial (avec sa mère ou sa soeur Caroline, Gustave adopte un ton enjoué et bonhomme) et, généralement, aux femmes (exception quelques traces de verdeur dans les missives à Louise Colet, obstinément considérée comme un androgyne, à la fois maîtresse et "confrère") l'épistolarier se déchaîne, de préférence, pour quelques amis masculins : Ernest Chevalier, camarade de collège, Alfred Le Poittevin, (l'*alter ego*), Maxime Du Camp, Louis Bouillet, puis E. Feydeau, J. Duplan, le fidèle E. Laporte, parfois les Goncourt ou enfin Maupassant, le "disciple". Flaubert semble avec de tels correspondants, râver, inlassablement, de reconstituer la troupe ou la confrérie du Garçon, (2) illustre tenancier de "l'Hôtel des Farces", né, dit-on, de l'imagination de quelques enfants, dans la salle de billard de l'Hôtel-Dieu. La nostalgie du Garçon, provocateur hilare, s'exprime explicitement, et à mainte reprise, dans la Correspondance (3).

Les jaiillissements de la violence comique, varient aussi, dans la Correspondance, selon les phases de la vie de Flaubert. Adolescent, il se venge de l'ennui du collège, en répandant généreusement dans ses lettres toutes sortes de calembours et mots grossiers. Puis l'étude du droit lui donne, à Paris, des "spasmes atroces"; ses missives sont souvent des exutoires "Je pioche comme un enrâgé (...)" écrit-il à Caroline, le 12 mai 1843. Il m'en prend parfois des crispations et je me démène avec mes livres et mes notes comme si j'avais la danse de Saint-Guy, patron des tailleur; ou comme si je tombais du haut mal, du mal caduc". ... Faut-il en rire? La crise qui surviendra bientôt (en janvier 1844) aura toutes les apparences du "haut mal". Epileptique ou "hystérique", cet accident entraînera comme un déplacement de la violence qui agite le jeune homme: le corps sera secoué, mais l'esprit connaîtra une étrange accalmie, une résignation peut-être excessive. Flaubert se plaint à E. Chevalier (le 15 juin 1845) d'avoir perdu sa "prodigieuse vi-gousse de blague" d'antan : "Quelles pipes et quelles conneries! Comme nous avions peu de retenue dans nos propos (...) Nous bravions tout à fait l'honnêteté, comme eût dit Boileau, et nous perspections peu le lecteur français". Flaubert - retrouvant d'ailleurs, ici, la verve qu'il dit regretter - se croit prématurément rassis : "Etions-nous gais alors, écrit-il au même Ernest, le 28 avril 1844, évoquant une excursion au Château-Gaillard, et nous nous croyions tristes. Nous l'étonnons aussi: mais que de bonnes bouffées de verve! Maintenant tout cela s'est aplati, nivelé (...). Si tu savais l'existence monotone (...), que même ton Gustave que tu as connu si turbulent d'idées et si criard."

Dans ses lettres à Louise Colet, vers la même époque, Flaubert (il l'a rencontré en juin 1846: il avait vingt cinq ans!) fait aussi l'homme usé avant l'âge, revenu de tout. Mais le grand voyage avec Du Camp, à partir de novembre 1849, fait renaitre la gaîté truculente de l'épistoliер, exaltée

par un aspect insouponné de l'Orient: "Il y a, écrit-il à L. Bouilhet, le 1er décembre 1849, un élément nouveau que je ne m'attendais pas à voir et qui est immense ici: le grotesque".

Rentré en France, Flaubert s'attelle à Madame Bovary, renoue avec Louise Colet des relations un peu laborieuses, et ressent, souvent, une grande lassitude. E. Chevalier, une fois de plus, reçoit ses plaintes: "... où est le temps où cheveuvre, gaîté, espérances, tout cela flottait au vent! La blague aussi est tombée. Quand je me rappelle le passé (...) et ce vieux Garçon (...) je suis jaloux de tant de choses dépensées d'un coup" (17 janvier 1852). Dans ses lettres - souvent écrites vers la fin de la nuit après un labour harassant - Flaubert sait, pourtant, à l'occasion, libérer la rage boutonne que lui inspirent ses contemporains.

Les romans se succèdent. Un nouveau voyage vers l'Orient, en Tunisie cette fois, prépare en 1858 la rédaction de Salammbô, et s'agrémentent de rencontres hautes en couleurs. (4) Après son retour, l'écrivain prétend allécher ses correspondants en énumérant les épices dont il relèvera son roman: on sait la composition du fameux dîner oriental proposé aux Goncourt, invités à Croisset: "on vous y servira de la chair humaine, des cervelles de bourgeois et des clitoris de tigresse sautés au beurre de rhinocéros" (mai 1861) Ces plaisanteries corsees, ces avertissements tonitruants ("après le café, reprise de la gueulade punique jusqu'à crevaison des auditeurs", ibid.) supposant une énergie dont, une dizaine d'année plus tard, Flaubert vieillissant et recru d'épreuves, ne semblera plus capable: La guerre de 1870, la Commune, la mort, la même année, de J. Duplan et L. Bouilhet, celles de sa mère et de Th. Gautier en 1872, la faillite; en 1875, d'E. Commenville, mari de sa nièce, paraissent tair la veine comique de l'épistoliер. Puis, peu à peu, à partir de 1876, reviennent certaines facettes, parfois surprenantes (un projet de prospectus pour l'ouverture d'un grand magasin attenant à l'hôtel des Farces, avec une pharmacie, un établissement de bains, etc., annoncé à E. Laporte le

27 janvier 1877 ; le commentaire plutôt gaillard de certaines frasques à Paris (5), etc) ; Flaubert rédige alors un dernier livre, Bouvard et Pécuchet, dont le style "impossible" contraste avec les emportements de la Correspondance mais qui contient, lui aussi, une charge de grotesque surexpressive. La violence comique se raréfie, de nouveau, dans les dernières lettres de l'écrivain.

On pourra s'étonner de la brutalité de certaines plaisanteries émaillant la Correspondance d'un écrivain aussi scrupuleux et raffiné que l'auteur de l'Education Sentimentale ; la verve et la licence expriment, à n'en pas douter, une tendance de l'être flaubertien, que J.P. Richard appelle la "verve" : "La verve est une sorte de danse préalable, un emportement léger qui fait tourner, sans les toucher, autour des idées et des choses, les présentant à l'imagination dans la multiplicité des jouissances futures". (6)

La "verve" reste un préliminaire à la satisfaction, un jeu dont l'alacrité grossière, voire "fondamentalement vulgaire" rebute les gourmets ou les délicats, comme Sainte-Beuve, les Goncourt ou Du Bos, tous un peu offusqués par le "côté commis-voyageur" de Flaubert. Le voyage excite, d'ailleurs, cette verve apéritive. J.P. Richard cite un passage de Par les champs, par les grèves : "Une verve du corps nous emportait malgré nous et nous éprouvions dans les muscles des espèces de tressaillements d'une volupté robuste et singulière". (7) En compagnie, cette fois encore, de Maxime Du Camp, Flaubert aborde la côte égyptienne et le tohu-bohu du port d'Alexandrie prélude à la "entrée" de couleurs que le voyageur se donnera par la suite.

"C'est un bon charivari de paquets, de queulades, où s'embarrassait dans longues pipes, dans les cordages, dans les turbans, on jetait les malles de par-dessus bord, dans les canots, le tout assailli de coups de triques sur les épaules des fellahs ..." (à Louis Bouilhet, 1er décembre 1849).

Ce spectacle étourdissant stimule toutes les convoitises : "A peine avions-nous touché terre que déjà l'infâme Du Camp avait des excitations à propos d'une négresse qui puisait de l'eau à une fontaine ..." (ibid.) ...

Flaubert lui-même, on le sait, ne demeurera pas très longtemps en reste. La verve prend volontiers la forme d'une pantomime obscène. Partout, au Caire, s'étaie une inconvenance rieuse, volontiers sacrilège ; ainsi dans les parades des baladins, dans leurs harangues pleines de calambours "Hier, sur la place publique, nous avons vu un escamoteur avec un enfant de sept à huit ans et deux fillettes. L'enfant était un aimable môme qui adressait à la foule des apostrophes de ce genre : "Donnez-moi cinq paras pour manger du miel en l'honneur du prophète et je vous amènerai ma mère à baiser" (ibid.) et, là-dessus, on rit. "Je vous souhaite toute espèce de prospérité et surtout d'avoir un très long vi (...)." On pense aux discours de certains héros de Rabelais, qui devaient tant (si l'on en croit, par exemple M. Bakhtine), (8) aux bonimenteurs des places publiques.

Flaubert raconte ensuite que l'enfant, après avoir vainement essayé de se faire entendre d'un sourd en lui criant aux oreilles, finit par lui "hurler dans le cul". Bel exemple de ces déplacements vers le "bas" qui caractérisent selon Bakhtine, le "grotesque" médiéval ou rabelaisien. (9)

Autre analogie entre l'Orient de Flaubert et les récits de Rabelais : la fréquence des bastonnades et joyeuses corrections, une sorte de violence hilare : Portetaix, chameliers, matelots du Nil se font copieusement rosser. Des "têtes de Turcs" (si l'on ose dire), des souffre-douleur bouffons, rappellent certains "fous" ou "sots" de la tradition gauloise : ainsi Fergali, vieux matelot malmené, sur la cange qui transporte Flaubert, par les autres hommes d'équipage : "Plus on lui fait de farces, calottes, coups de poings etc, plus il est satisfait. Quelquefois même on le jette à l'eau, alors on rit beaucoup. Les plaisanteries sont toujours de le tuer, de l'écorcher vif, de le mettre à la broche" (à sa mère, avril 1850) L'allègre mise à mort du vieil homme ici mimée, permet peut-être, comme dans les récits "grotesques", une complète "renaissance" (10). Honneurs et avanies se confondent : "comme il est chauve, on lui retire son bonnet et on lui donne de grandes calottes sur la tête ; quelquefois les matelots font mine d'aller le féliciter sur sa nomination de pacha et on lui donne un charivari qui consiste à faire, avec la main et la bouche des pets factices" (ibid.).

Dans l'Orient flaubertien règne une lubricité plaiisamment bestiale. Flaubert s'ébahit de voir, au Caire, un singe "branler un âne" (à L. Bouilhet, janvier 1850) ; huit ans plus tard, il apprend (au même L. Bouilhet) que pour se "guérir de la vénole", les Arabes, à Tunis, "encluent un âne" (8 mai 1858). Hommes et bêtes rivalisent de paillardise, de fantaisie bouffonne : "Une des plus belles choses, c'est le chameau. Je ne me lasse pas de voir passer cet étrange animal qui sautille comme un dinde et balance son cul comme un cygne. Ils ont un cri que je m'épuise à reproduire (...)" (à L. Bouilhet, 1er décembre 1849). Le comique déborde les frontières de l'humain, confond les espèces. Le "grotesque" oriental rejoint, ici encore, le "grotesque" médiéval ou rabelaisien, (11) et, par delà, l'antique farce latine (12) : "Tout le vieux comique de l'esclave rossé, du vendeur de femmes bourru, écrit-il, est ici très vrai, très charmant. Dans les rues, dans les maisons, à propos de tout, on y distribue les coups de bâton avec une prodigalité réjouissante. Ce sont des intonations gutturales qui ressemblent à des cris de bêtes féroces, et des rires par là-dessus, avec de grands vêtements blancs qui pendent, des dents d'ivoire claquant sous des lèvres épaisses, nez canus de nègres, pieds poudreux, et des colliers, et des bracelets !" (à L. Bouilhet, 1er décembre 1849).

Ces lignes résument admirablement les premières impressions d'Egypte : la joie s'unît à la violence, le rire au cri ; l'antiquité est pleine de fraîcheur. La verve "orientale" reflète, par sa franchise, et son éclat, l'humour vagabonde d'un Flaubert exceptionnellement enjoué.

L'Orient rejoint Rabelais, maître auquel (avec Cervantès et Shakespeare) Flaubert voulut une admiration fidèle. Il rédige, dès 1838, un essai sur l'auteur de Gargantua : il écrit, le 16 novembre 1852, à Louise Colet : "Je relis Rabelais avec acharnement et il me semble que c'est pour la première fois que je le lis. Voilà la grande fontaine des Lettres françaises. Il faut en venir à cette veine-là, aux robustes outrances". Un jeûne ordonné par

"S.M. Victoria", lui fait, en octobre 1857, évoquer le bon maître : "Avez-vous assez ri (...) écrit-il à J. Duplan. Voilà une des plus magistrales bouffonneries que je sache. O Rabelais, où est ta vaste gueule ?". Il ne s'endort, dix ans plus tard, qu'après avoir lu "un chapitre du sacro-saint, immense et extra-beau Rabelais" (à E. Feydeau, déc. 1867).

Dans sa personne, ses manières, le style de ses lettres, Flaubert cultive de curieuses ressemblances. Il joue de sa forte stature, terminant certaines de ses épîtres (à Jules Laporte, par exemple) par la mention : "Votre géant" ; il s'adonne, dans sa jeunesse, à de scandaleuses ripailles. "Te souviens-tu vieux, rappelle-t-il à E. Chevalier, le 28 avril 1847, du pâté d'Amiens que j'ai englouti à moi tout seul un vendredi saint et du petit vin de Collioire que je humais si lestement ?" Goulu et tonitruant, il prétend lui aussi posséder une "vaste gueule". Il fait parfois précéder sa signature de la mention "Votre Excessif" (13) ; l'excès, qualité éminemment rabelaisienne, est, pour lui, la marque des chefs-d'œuvre : "Il ne faut pas grande malice, écrit-il à Louise Colet, le 15 juillet 1853 pour faire de la critique. On peut juger de la bonté d'un livre à la vigueur des coups de poing qu'il vous a donnés et à la longueur de temps qu'on est ensuite à en revenir. Aussi comme les grands maîtres sont excessifs ! Ils vont jusqu'à la dernière limite de l'idée. Il s'agit, dans Pourcœaugnac, de faire prendre un lavement à un homme. Ce n'est pas un lavement qu'on apporte, non ! mais toute la salle sera envahie de seringues ! Les bons hommes de Michel-Ange ont des câbles plutôt que des muscles. Dans les bacchanales de Rubens on pisse par terre." Chez les "grands maîtres" l'excès n'est nullement l'indice d'une étroitesse maniaque ou fanatique, mais, au contraire, d'une vaste générosité, d'une large compréhension du monde dans ce qu'il a de mouvant, de complexe, voire d'ambigu, comme Bakhtine l'a bien montré à propos de Rabelais. (14) La force du comique rabelaisien vient de ce qu'il ne se borne jamais à attaquer une personne, un vice, une institution, de ce qu'il n'est jamais simplement

satirique (15) : le "grotesque" vise à chambouler joyeusement l'ordre du vieux monde pour retrouver les énergies de la Nature. Le rire des héros rabelaisiens est une secousse du cosmos. Sartre reconnaît, on le sait, une grandeur "cosmique" à La monstrueuse figure du Garçon. Une lettre de Flaubert à L. Bouilhet, (datée de "ce jourd'huy, 26 décembre 1852 et signée "Gustave Flaubertus, Bourgeoisophobus") apparaît comme un étonnant pastiche de Rabelais se confondent : "Ains n'avez-vous paour, amy, que tousiours couché comme ung veau et roulant la vastitude de ces choses en la sphéréité de vostre entendement, elles ne cataloguent une façon de microsme en votre personne et ne vous ap-préhendent vous-même ? (...) tant le cerveau ha force, ie vous dys, et met tous atomes en branle ! Adonc, vos roignons deviendroyent rochiers et les poils du cul palmiers, et la semence demeurant stagnante ès vases spermatisques (...) se tourneroit en crème, et bientôt en beurre, voyre bitume plus tôt, ou lave volcanique dont on ferot après des pumices, pour belllement polir les marbres des palais et sépulchres. Lors, mousse croystroit au fondement (lequel toujours est échauffé par vents tiéis comme ès régions équatoriales), fange serait ès dents, or en aureilles, nacres ès ongles, fucus sur la merde et uystres à l'escalle dans le gozier ; yeux agrandis et tousiours stillants en place seroient comme des lunes mortes, et perpétuelle exhalaison poétique, comme l'on voit de l'Etna en Sicile, issyoiroit de votre bouche ! (...)" Ce texte, trivial et poétique, atteint peut-être cette forme de comique "arrivé à l'extrême" que Flaubert vante à Louise Colet (le 8 mai 1852), et qu'il appelle "le lyrisme de la blague".

Un tel pastiche rassemble divers motifs, thèmes et procédés rabelaisiens que l'on retrouverait, plus épars, dans bien des lettres du romancier. Flaubert exalte volontiers le "bas", réhabilite les organes, les parties, les fonctions honnies. Il demande à ses amis des nouvelles de leur "vit" (par exemple à J. Duplan, le 11 octobre 1867) déclare qu'il "dérouille" son "braguemard" à Paris (à E. de Goncourt, le 9 octobre 1877). Il se répand en

plaisanteries scatologiques : le nettoyage des "lieux" de l'Ecole Polytechnique grâce à un procédé inédit lui inspire dans une lettre à E. Feydeau, de septembre 1860, un étrange lyrisme (il voit s'envoler, comme des corbeaux, les "étrons mathématiques", etc.) ; une grève des vidangeurs l'exalte encore davantage : il imagine les maisons qui "éclatent", Paris "enseveli sous la merde comme Herculanium sous la lave", compose un "choeur des merdes", etc., etc. (à J. Duplan, 26 mai 1865).

Il égrène (surtout dans ses lettres de jeunesse) des chapelets de jurons ; l'étude du droit lui arrache malédictions et calembours. : "Sacré nom de Dieu de merde de nom d'une pipe, de vingt-cinq mille pines du tonnerre de Dieu, que le diable étrangle la jurisprudence et ceux qui l'ont inventée !" (à E. Chevalier, 21 mai 1842) ; s'emportant contre les mots "usucaption, agnats, cognats", (ibid.) Gustave ajoute "parlez-moi de cognac pluto!", etc. Flaubert lance d'ailleurs volontiers de ces "injures affectueuses" (M. Bakhtine) qui disent, dans le langage "grotesque", la volonté d'arracher l'expression de la sympathie aux conventions paralysantes. : "Quel sacré nom de Dieu de bougre de matin de mille foutre couillon de nom d'un pet tu fais ..." "écrit-il à E. Chevalier (le 23 octobre 1841) ... Plus tard, il appelle E. Feydeau "vieux lubrique", Duplan "vieux bardache" ou Maupassant "petit cochon." (19)

Toute une rhétorique "grotesque" se déploie : recours aux métaphores : "où va-t-il insérer sa mentule ? Que faire de son appendice ? Comment employer sa poutre ?" (A. E. Laporte, 3 juillet 1875) ; aux mots composés : ainsi, pour évoquer une chaleur accablante : "ici on casse-pête de chaleur, on atmosphère -habit-sue, on flanelle-mouille, on entre-fesson-coule, on aisselle-pue, on botte-gêne-pieds, on peau-cuit, on râle, on crève (...)" (à L. Bouilhet, le 10 juillet 1863) ; à des énumérations ou litanies (qui ne vont pas sans rappeler la fameuse et double liste des "couillons" du Tiers Livre) : tel le jeu d'"appelle-moi" proposé à L. Bouilhet (le 5 septembre 1860) : "Appelle-moi "la collection des manuels Raquet", - Dis-moi que je me fais sucer le bigarot par le cardinal Antonelli, - Diss-moi que j'ai extirpé des hérésies", etc. - ou l'étonnant catalogue des "tétons" qui (dans une lettre au même L. Bouilhet

écrite de Parras, le 10 février 1851) succède, avec un réalisme burlesque à l'évocation, pleine de ferveur "artiste" d'un sein de femme figurant sur un bas-relief de l'Acropole.

La Correspondance regorge donc d'une verve, d'une bouffonnerie prête à tous les excès, et de cette fantaisie "monstrueuse" (20) que Flaubert admirait chez l'auteur de Pantagruel. Mais Flaubert, on s'en doute, n'est pas tout à fait Rabelais. Les pastiches de Pantagruel ou Gargantua sont des divertissemens un peu désespérés : ils révèlent, tout comme l'ébahissement du voyageur devant le "grotesque" oriental, la nostalgie d'une force, d'une générosité disparues. Flaubert, plus modeste qu'on ne croirait, est loin de se sentir l'égal des anciens maîtres : il lui manque, à l'en croire, "l'innéité" (21) et la confiance en soi. C'est pour oublier sa faiblesse qu'il joue les colosses. J.P. Richard (22) a bien montré que, chez lui, les excès entraînés par la bousculade s'achevaient dans la nausée. Flaubert serait un Rabelais que la vie dégoûte, c'est-à-dire, pour l'essentiel, le contraire de Rabelais.

Le "grotesque" physiologique ou médiéval s'éloigne chez lui, des joyeusetés rabelaisiennes : "On m'a fait, hier, une petite opération à cause de mon abcès, écrit-il, le 13 décembre 1846, à Louise Colet. J'ai la figure embobinée de linge et passablement grotesque. Comme si ce n'était pas assez de toutes les pourritures qui ont précédé notre naissance et qui nous reprendront à notre mort, nous ne sommes pendant notre vie que corruptions et putréfactions successives, alternatives, envahissantes l'une sur l'autre. Aujourd'hui on perd une dent, demain un cheveu, une plaie s'ouvre, un abcès se forme, on vous met des vésicatoires, on vous pose des sétons. Qu'on ajoute à cela les cors au pieds, les mauvaises odeurs naturelles, les sécrétions de toute espèce et de toute saveur, ça ne laisse pas que de faire un tableau fort excitant de la personne humaine. Dire qu'on aime tout ça ! qu'on s'aime soi-même et que moi, par exemple, j'ai l'aplomb de me regarder dans la glace sans éclater de rire". Flaubert, peu sensible au "ridicule" de convention, sent, par contre, avec une singulière acuité, ce qu'il appelle le ridicule intrinsèque "à la vie humaine elle-même" (23). Ridicule qui n'engendre guère la gaieté.

Dans une lettre à E. Feydeau (juillet 1857), il déclare ne jamais "blaguer" et ajoute : "Je ris quelquefois mais plaisante fort peu . . ." "Le désespoir est mon état normal", précise-t-il au même correspondant, le 6 août". Il me faut une violente distraction pour m'en sortir. Et puis je ne suis pas naturellement gai. Bas-bouffon et obscene, tant que tu voudras, mais lugubre nonostant. Bref la vie m'emmène cordialement". Nous voilà décidément loin de Rabelais, sinon de ce Rabelais imaginaire qu'il célébrait, adolescent, de ce "dénorailleur" qu'il voyait rire, comme Byron, "à la face" du genre humain, (24) d'un rire "qui brise et qui casse" (25).

Tandis que le comique de Rabelais, empruntant peut-être, comme le dit M. Bakhtine, aux bonimenteurs des places publiques, s'adresse à un public relativement vaste, Gustave réserve ses facéties épistolières à des correspondants initiés, à cette "franc-maçonnerie" qu'il rêve toujours de reconstituer autour d'un Garçon de plus en plus mythique ; l'écrivain, cependant, vomit le commun des mortels, la plupart de ses compatriotes et concitoyens. "Il faut ch... sur la tête du genre humain, toujours !!!" écrit-il à E. Feydeau, en décembre 1858. "Soyons Féroces, lui recommande-t-il encore (le 19 juin 1861). Versons de l'eau-de-vie sur ce siècle d'eau sucrée. Noyons le bourgeois dans un grog à 1100 degrés et que la gueule lui en brûle, qu'il en rugisse de douleur !".

Voici qui fait plutôt songer à celui que Flaubert, dans plus d'une lettre, appelle, avec une vénération familière, le "Vieux", le marquis de Sade, dont il lit et relit les œuvres ; il les vante, les prête à ses intimes ; ceux-ci se voient d'ailleurs affublés de noms empruntés aux récits du Maître : Jules Duplan deviendra tour à tour Saint-Florent ou d'Holbourg, son frère Ernest "Monsieur le Président de Blamont", etc.

Pour "s'amuser un peu avant de crever" (à Feydeau, 24 juin 1858), Gustave écrit Salammbô ; amusément inquiétant : "Je ne veux plus faire de concession. Je vais écrire des horreurs. Je mettrai des bordels d'hommes et

des matelotes de serpents" (ibid.) (27) (...) "sais-tu ce que je cherche par-dessus tout ? Confie-t-il à J. Duplan en octobre 1859 : des supplices. Le bourgeois aura un tempérament robuste s'il avale tout ce que je lui verse de sang, de tripes, de lèpre, de bêtes féroces et de religion."

Flaubert en arrive aux "tons un peu foncés" (à Feydeau, août 1861) avec la fameuse "grillade des moutards" ; (à J. Duplan, 25 septembre 1861) il invoque alors explicitement, une créature du divin marquis : "O Bandolle,toi qui les noyais dans un étang, inspire-moi" (ibid.). Ne parlons pas des "pluies de merde", "processions de pélerastes" et scènes de cannibalisme annoncées aux Goncourt. (28)

Ne risque-t-il pas d'accabler ses lecteurs ? on aura besoin, avoue-t-il à Duplan "de laitages et de rubans roses après cette lecture" (1er août 1861) : après Sade, les bergeries !

Comme le marquis, Flaubert se plait à voir bafouer, souffrir le genre humain. Quelle que soit la bouffonnerie du ton, il ne s'agit pas, comme dans les joyeux "rabaissements" (29) rabelaisiens de ramener le lecteur aux saines réalités d'ici-bas, mais de le plonger dans la confusion. La Correspondance collectionne les cas d'aberrations morales : Flaubert rapporte aux Goncourt qu'un idiot surnommé Mirabeau, "enfile", à l'hospice de Rouen, les femmes mortes sur une table d'amphithéâtre (8 juillet 1861). Il communique au frère de J. Duplan des "palimpses énormes" (ou "documents lubriques") : procès-verbal de gendarmerie, "mémoires secrets" d'une dame (17 mai 1867). Ravi par l'affaire de "l'ogresse de Montauban", accusée de nombreux avortements et infanticides, il déclare : "Qu'on dise ensuite que le Vieux n'est pas vrai !" (à J. Duplan, mars 1869) ... Il s'agit surtout de surprendre, en mauvaise posture, les Autorités, les gens responsables. Le censeur des études du collège de Rouen, découvert "dans un bordel bordelant" va être traduit devant le conseil académique" (à E. Chevalier, mars 1837). "Voilà qui est blague, écrit le jeune Gustave, voilà qui me réjouit, me récrite, me délecte,

me fait du bien à la poitrine, au ventre, au cœur, aux entrailles, aux viscères, au diaphragme, etc. Quand je pense à la mine du censeur surpris sur le fait en limant je me récrie, je ris, je bois, je chante, ah ah ah ah et je fais entendre le rire du Gargon, je tape sur la table, je m'arrache les cheveux, je me roule par terre, voilà qui est bon. Ah ! Ah ! voilà qui est blague, c... m...". Bien plus tard, lors de l'affaire Germinal, en 1876,

Flaubert exulte encore. Ancien gouverneur de la Banque de France, Germinal, surpris dans un urinoir des Champs Elysées en compagnie d'un ami bijoutier avait battu un agent venu l'arrêter. Flaubert revient, à plusieurs reprises, sur cette affaire : "Germinal continue à me plonger dans une immense joie, N'éprouvez-vous pas toutes les délices de la vengeance quand il survient de pareilles histoires à un mousieu officiel ?" (à Turguenev, le 24 déc.)

"... Pauvre bougre, il finit par m'attendrir ! Et je trouve que la France lui doit une récompense nationale. Car enfin il l'amuse et tout amuseur est un bienfaiteur. La branlade d'un monsieur dans une pissotière a occupé la capitale du monde civilisé pendant quinze jours. Les plus belles œuvres d'art et les plus belles découvertes scientifiques n'ont pas causé tant d'émotion quand elles ont paru ! c'est beau ! Aussi la décharge de ces bourgeois enfonce la question d'Orient. La manutention avec le bijoutier (une perle) a plus d'ampleur que la conférence des diplomates de Constantinople ... etc." (à E. de Goncourt, 31 déc.)

Germinal devient un personnage exemplaire. Une lettre à Madame Braine, du 3 mars 1877, énumère les scandales, les crimes, les procès qui défraient alors la chronique : entre autres l'arrestation du fils Boucicault, du Bon Marché pour acte de "germinisme".

Mais comme le Gargon (et Monsieur Homais) Flaubert se plaît tout particulièrement à énumérer, dans ses lettres, les "lubricités de MM. les Ecclésiastiques" (30) Ravi d'être l'objet de la "HHHHHaine des prêtres" - le curé de Canteleu "tonne" contre Madame Bovary (31), des prêtre de Paris (à Sainte Clotilde, à la Trinité), accusent l'auteur de Salammbo de "vouloir ramener le paganisme" - (32), Flaubert, rapporte, sur le mode

sarcastique, les faits les plus accablants pour l'Eglise : l'histoire d'Anthime, ancien domestique de sa mère, employé par les prêtres à l'édition des reposeroirs, qu'on enferme à l'Hotel-Dieu pour Sodomitie (à J. Duplan, juillet 1857), celle du "frère Catulle", ou du "vicaire d'Honfleur" condamnés pour avoir perverti de jeunes enfants, celle du vicaire Chaluméau, surpris à souillier, devant des jeunes filles un cimetière protestant, etc. (33).

L'effet de ces exemples est double : compromettre les dépositaires du Bien, mais aussi - car on décèle dans ces récits complaisants, un soupçon de parodie - ridiculiser les clichés anticléricaux. Flaubert, dans une lettre à E. Feydeau (5 sept. 1861) raille explicitement le "langage des feuilles" où l'on trouve des phrases comme : "L'école chrétienne était devenue une véritable école de débauche". Romains et Bourgeois sont renvoyés dos à dos. Dans sa volonté acharnée de démoraliser, Flaubert épistoliер montre bien en tout cas, à quel point il est hanté par Sade auquel il revient, disent les Goncourt, "comme à un mystère et une turpitude qui l'affriolent." (34) Le sadisme s'accorde, chez Flaubert, avec la "frénésie" qui l'incarment, selon J.P. Richard, les hérétiques carocratiers, affirmant, dans le Tentation de Saint-Antoine que "l'esprit éperdu" doit vagabonder dans la matière", pour finalement s'en libérer. (35)

L'exaltation du "bas", prend dans les lettres de Flaubert un tout autre sens que dans Pantagruel, et peut apparaître comme une sorte de mysticisme retourné : "L'ignoble me plaît. C'est le sublime d'en bas. Quand il est vrai, il est aussi rare à trouver que celui d'en haut" (à Louise Colet, septembre 1846). La fécalité, les gros mots - qui traduisent sans doute, dans la Correspondance un retour à un stade "sadique - anal" - ne doivent pas tromper : il s'agit, comme l'a bien vu J.P. Richard, de prêter à la nature une fausse complaisance pour "en détruire les formes, en fausser les lois".

Flaubert aime "l'excès ; mais au lieu d'être - comme chez Rabelais, sans doute - le signe d'une plénitude débordante, d'une surabondance de vie, l'excès est, pour lui, "preuve d'idéalté" : aller au delà du besoin (36). Chez Sade, précisément, "la nature, écrit Flaubert, est tellement exaltée, poussée à outrance, qu'elle devient impossible et disparaît". (37)

Le naturalisme frénétique, le matérialisme effréné du marquis, représentent aux yeux de Flaubert - selon les Goncourt - "le dernier mot du catholicisme" autrement dit "l'esprit de l'inquisition, l'esprit de torture, l'esprit de l'Eglise du Moyen-Age, l'horreur de la nature ..." (38)

Flaubert, dans ses lettres, rejoint Sade encore, - et d'une façon paradoxale - par l'énorme bouffonnerie qu'il déploie. L'auteur de Justine se voulait, certes, importunément sérieux, mais Flaubert, lui, trouve à ses livres un comique étrange : "Comme personnages vicieux, je ne connais écrit-il, que ceux du Marquis de Sade qui fassent rire (et ce n'était pas l'intention de l'auteur, bien au contraire). Mais ici le crime arrive à être un ridicule". Le ridicule naît de l'outrance inhumaine de certains exploits. "On n'a plus qu'une conception fantastique, donnée pour humaine, et en opposition avec l'humanité." (39) Entre l'hilarité féroce du Garçon et la risible férocité des héros sadiens, la différence n'est pas si grande.

On ne saurait, cependant, confondre les lettres "sadiques" de Flaubert et les écrits du marquis. Faut-il souligner à quel point le comportement des deux auteurs fut dissemblable ? Le marquis-même s'il a commis des excès bien plus modestes que ses héros - a vécu son "sadisme", et pris assez de risques pour se faire enfermer à la Bastille, puis à Charenton. Le "sadisme" de Flaubert reclut, lui, dans son cabinet de travail - reste imaginaire ou mimé. Tandis que la frénésie flaubertienne se déploie dans la fiction des récits (Salammbo ou La Légende de Saint-Julien), Flaubert, dans son comportement, dans certaines gesticulations et tirades (à commencer

par le rôle du Garçon, sorte d'épouvantail, de guignol effrayant et comique) se borne à jouer le sadisme. Il en va de même dans les lettres qui semblent plus d'une fois fournir un équivalent écrit du spectacle que Gustave se plaît à donner à ses proches : ici règne ce que J.P. Richard, appelle la "crânerie", (35) sorte de frénésie bloquée sur elle-même qui "renonce à son mouvement vers l'au-delà tout en conservant sa force intérieure d'écartèlement". "Etre crâne, c'est être à la fois violent et immobile", c'est exister dans la "tension d'un certain théâtre". A la crânerie se rattache "le goût qu'eut toujours Flaubert pour la forme brutalement accueillie, l'attitude haute en couleurs et tous les aspects possibles du priapisme littéraire dont Hugo et Rabelais avaient été, avant lui, les plus célèbres desservants." (40)

La "crânerie" prend surtout deux formes, opposées et complémentaires : la première, (notée par J.P. Richard) (41) serait l'(ii) indignation, que Flaubert comparait, devant les Goncourt, à "la broche qu'ont dans le cul les poupées, la broche qui les fait tenir debout", indignation-contre le Bourgeois, la Presse, l'Art prostitué, les doctrines socialistes, "Monsieur Thiers" - à la fois furibonde et comique et dont les éclats jaliissent tout au long de la Correspondance.

Mais la "crânerie" se manifeste aussi dans un parti-pris obstiné et fanfaron de provocation. Flaubert prétend harceler le Bourgeois, l'"hindigner" à son tour ; un Bourgeois d'ailleurs absent, malmené dans les propos que l'écrivain tient à ses amis, les lettres qu'il leur adresse. Lorsqu'il évoque les supplices les plus horrifiants ou se vautre dans la scatalogie, Flaubert se fait, pour son entourage abasourdi, Matacamore de l'"Ignoble". Mais comme celles de Yuk - dieu du grotesque dans Smarsh - les provocations les plus effrénées de Gustave épistolier sont aussi des bouffonneries.

xxxxxx

Une certaine violence comique - se révèle donc dans toute une partie de la Correspondance de Flaubert. Par leur truculence, leur énormité "cosmique", ces déchaînements évoquaient Rabelais s'ils ne révélaient une exaspération singulière devant la vie, et une frénésie quasiment sadienne ; frénésie pour ainsi dire en suspens et comme arrêtée dans un jeu, si vénement soit-il.

Une telle violence fait exploser le rire du lecteur mais engendre aussi, par son obstination, un certain malaise, sinon quelque accablement. Sartre (42) a vu dans les pitreries véhémentes de Flaubert un curieux composé de sadisme et de masochisme : le bon géant tonitruant savait que ses félicités appuyées pouvaient insidieusement, voire assommer certains de ses "amis" - tels les Goncourt, se targuant de délicatesse - il n'en soutenait pas moins son rôle ingrat. L'exces le conduisit, après tout, à ce "lyrisme de la blague" qui ne fait plus rire, mais rêver, à ce comique "absolu" qu'il oppose à l'ironie satirique ou comique "relatif" (43).

La violence comique, en outre, apparaît à Flaubert comme une sorte d'hygiène : elle pulvérise ce qui est méprisable, met à l'épreuve ce que l'on aime "Il n'est pas de choses, faits, sentiments ou gens, écrit-il à Louise Colet, sur lesquels je n'ai passé naïvement ma bouffonnerie, comme un rouleau de fer à lustrer les pièces d'étoffe. - C'est une bonne méthode. - On voit ensuite ce qui en reste. Il est trois fois entracné dans vous ce sentiment que vous y laissez, en plein vent, sans tuteur ni fil de fer, et débarrassé de toutes ces convenances si utiles pour faire tenir debout les pourritures" (27 mars 1852).

NOTE S

- (1) La Correspondance de Flaubert n'a pas encore été intégralement publiée. L'édition Conard (1926-1933), celle du "club de l'honnête homme" (1974) embrassent l'ensemble des lettres de l'écrivain mais laissent subsister (la première surtout) des lacunes. Plus complète, l'édition que J. Bruneau a établie pour la "Pléiade" est encore inachevée et s'arrête à la fin de l'année 1858. On se réfèrera ici aux dates proposées par la "Pléiade" jusqu'en 1859, et, pour les lettres des années suivantes, à la datation adaptée par l'édition du "Club de l'honnête homme".
- (2) cf *Efdolon*, mai 1981 : "Monstres et maléfices dans l'œuvre de jeunesse de G. Flaubert" (2ème édition) pp. 1, 2 ; 39 à 42.
- (3) De nombreuses lettres évoquent le Garçon : à E. Chevalier, 13 sept., 6 nov. 1839 (Gustave est encore collégien) ; au même, 15 mars 1842 (écrite de Paris où Gustave étudie le droit, avec "l'épitsape" : "ci-gît un homme adonné à tous les vices"), à sa soeur 5 août, 21 déc. 1842 ("Je pousse de temps à autre quelques rires du Garçon pour me distraire"), 2 juin 1843 ("seul parfois, dans ma chambre, je fais des grimaces dans la glace ou pousse le cri du Garçon, comme si tu étais là pour me voir et m'admirer"), à A. le Poitevin, Genève 21 mai 1845, à E. Chevalier, 13 juillet 1847 ("Je voudrais bien (...) tomber un beau matin dans ton parquet, pour casser et briser tout, rotter derrière la porte, renverser les enciers et chier devant le buste de S.M., faire enfin l'entrée du Garçon..."), au même, 6 mai 1849 (sur la situation politique : "Il y a de quoi faire vomir le Garçon"), 17 janvier 1852, etc.
- (4) Il initie à partir de Philippeville un jeune seigneur russe "aux arcanes de la pédérastie", rencontre, dans la diligence de Constantine "trois Malais et un Italien (...), qui étaient saouls comme des Polonais, puaiient comme des charognes et hurlaient comme des tigres." "Ces messieurs faisaient des plaisanteries et des gestes obscènes, le tout accompagné de pets, de rôts et de gousses d'ail qu'ils croquaient dans les ténèbres à la lueur de leurs pipes. Quel voyage ! et quelle société ! C'était du Plaute à la douzième puissance, une crapule de 75 atmosphères" (A. L. Bouillhet, avril 1858) Il va aussi, voir dans les cabarets de Tunis, les "obscénités de Caraghuz" (à E. Feydeau, le 8 mai 1858).
- (5) "Qui, mon bon, écrit Flaubert à E. de Goncourt en octobre 1877, pour expliquer une absence, Monsieur dérouillait son bâquemard, visitait sa Dulcinée..."

- (6) J.P. Richard, Littérature et Sensation, "La création de la forme chez Flaubert", Points - Seuil, p. 138.
- (7) Ed. Conard, p. 131, cité ibid. p. 139.
- (8) M. Bakhtine : L'Oeuvre de F. Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance N.R.F., Gallimard, 1970 (ch. II : "Le vocabulaire de la place publique dans l'œuvre de Rabelais", pp. 148 et sq.)
- (9) Ibid., chap. VI : "Le bas matériel et corporel chez Rabelais" pp. 366 et sq.
- (10) Voir ibid., p. 431 etc.
- (11) Voir ibid., p. 41, etc.
- (12) cf note 4, l'allusion à Flaubert.
- (13) M. Bakhtine op. cit. ou encore "L'excessif Saint Polycarpe, ce bon M. Flaubert" (à Mme Braine, 1er oct. 1877).
- (14) M. Bakhtine, op. cit., passim.
- (15) Ibid., p. 56, etc.
- (16) cf L'Idiot de la Famille, II p. 1230 : Le Garçon, c'est "Gustave en proie au Cosmos". (Gallimard, N.R.F., 1971)
- (17) De tels pastiches s'annoncent dans les lettres de jeunesse : "NOUS nous gaudysserons, pantagrûliserons à mort, buvant d'autant, tambourinant et remuerons nos ventres à beaux vis démesurés" (A. E. Chevalier, 6 avril 1841).
- (18) cf M. Bakhtine, op. cit., pp. 412 et sq. (Sur les "Louanges injures" chez Rabelais), et la note 1, p. 418 (ou Bakhtine fait allusion aux lettres de Flaubert adolescent).
- (19) cf à G. Feydeau, 18 janvier 1859, à J. Duplan, 21 janvier 1866, à Maupassant, 25 octobre 1876.
- (20) "Pour être durable, je crois qu'il faut que la fantaisie soit monstrueuse comme dans Rabelais." (à Louise Colet, le 25 septembre 1852).
- (21) A Louise Colet, nuit du 14 au 15 août 1846.
- (22) J.-P. Richard, op. cit., p. 144.
- (23) "Je me trouve très ridicule, non pas de ce ridicule relatif qui est le comique théâtral, mais de ce ridicule intrinsèque à la vie humaine elle-même..." (à Louise Colet, 21-22 août 1846) cf. : "aimant beaucoup le grotesque, je sens peu le ridicule, le comique convenu" (à la même, 18 septembre 1846).
- (24) A. E. Chevalier, 13 sept. 1838.
- (25) Ecrits de jeunesse, 1838, Rabelais. (Flaubert, œuvres complètes, collection L'Intégrale, tome I, Seuil, 1964).
- (26) A. J. Duplan, début 1859, 9 février, 30 mai 1862, etc.
- (27) cf. encore la "bataille d'éléphants, annoncée au même E. Feydeau. (en septembre 1859) : "Je tue les hommes comme des mouches, je verse le sang à flot."
- (28) En octobre 1861, le 2 janvier 1862.
- (29) cf. M. Bakhtine, op. cit., pp. 366 et sq.
- (30) A. E. Feydeau, 15 septembre 1861.
- (31) A. L. Bouilhet, 8 octobre 1857.
- (32) Aux Goncourt, mars 1863, à Th. Gautier, avril 1863.
- (33) A. E. Feydeau, 15 sept. 1861, mai 1873.
- (34) Cité J.-P. Richard (op. cit. p. 194).
- (35) La Tentation de Saint-Antoine, 1849, cité ibid. p. 190.
- (36) Carnets, Notes de Voyage, cité, ibid. p. 192.
- (37) Carnets (cité ibid. p. 194)

(38) Les Goncourt, Journal, I (cité ibid. p. 195).

(39) Carnets, notes de voyage (cité ibid. p. 194)
J.P. Richard, op cit., p. 200.

(40) Ibid.

(41) Ibid.

(42) Voir Sartre : L'Idiot de la famille II, pp. 1236, 1237.

(43) cf. supra note 23

Roger NAVARRI

VIOLENCE ET POESIE
DANS LE PAMPHLET SURREALISTE